

## Poètes de pacotille

La traversée de Dieppe à Newhaven a inspiré Verlaine, mais aussi des poètes de troisième ordre.

Ce n'est pas la traversée en elle-même, mais le bateau à vapeur qui fascine Marc-Antoine Jullien, dit Jullien *de Paris*. (Jullien *de Paris* se faisait appeler ainsi pour qu'on ne le confonde pas avec son père, Marc Antoine Jullien, député de la Montagne à la Convention, surnommé Jullien *de la Drôme*).

Dans sa *Méditation sur la mer : vers composés le 12 août 1833 sur le paquebot à vapeur le Montagnard, pendant la traversée de Dieppe à Brighton*, Jullien décrit le vapeur avec un lyrisme quelque peu incongru. Heureuse époque qui ignorait tout de la pollution ! Après une carrière politique assez compliquée de révolutionnaire, puis de bonapartiste et enfin d'opposant à l'Empire, Marc-Antoine Jullien se fait pédagogue et promoteur des sciences dans la dernière partie de sa vie. C'est dans ce contexte qu'il écrit sa *Méditation*. Ses vers n'en feront pas un maître de la poésie française, mais pour l'historien et le sociologue, ils ont une valeur de témoignage. Ils sont la preuve de l'enthousiasme provoqué dans le public « cultivé » par le machinisme.

Sa double roue agite et sillonne les flots ;  
Et le tube, sorti de sa cuve enflammée,  
Vomit les tourbillons de sa noire fumée  
Dont les traces au loin se prolongent dans l'air,  
Et semblent signaler le maître de la mer<sup>1</sup>

Vingt ans plus tard, Jules Janin, dans la préface de son *Itinéraire du chemin de fer de Paris à Dieppe*, fera preuve du même lyrisme à propos de la vapeur, appliquée cette fois à la locomotion terrestre :

La poésie du 20<sup>e</sup> siècle, il faut le dire, c'est la vapeur. Autrefois, il n'y avait que les vrais poètes pour s'aventurer, sur les ailes de l'imagination, dans les pays inconnus ; aujourd'hui, sur les ailes de flamme de la vapeur, tout le monde est poète<sup>2</sup>.

Et cet engouement pour les machines, et en particulier les machines à vapeur, se retrouve dans l'envolée lyrique de Lucien Victor-Meunier dans *Le Rayon de soleil laïque* du 4 décembre 1904 qui publie un article exalté à la gloire du machinisme triomphant. (Lucien Victor-Meunier était le fils d'un vulgarisateur scientifique célèbre en son temps, Victor Meunier. Homme de lettres, journaliste radical-socialiste, éditorialiste au *Rappel*, Lucien Victor-Meunier a collaboré à plusieurs journaux militants).

Un jour d'hiver, comme le ciel du soir traînait en haillons sinistres sur la mer et que le vent soufflait en tempête et que les vagues énormes se ruaient avec des rejaillissements

---

<sup>1</sup> La « Méditation » a été publiée dans : Lettre à la Nation anglaise, sur l'union des peuples et la civilisation comparée, sur l'instrument économique du temps, appelé biomètre ou montre morale, suivie de quelques poésies et d'un discours en vers sur les savants, littérateurs, poètes et artistes qu'a produits la Grande Bretagne. - Londres, 1833, p.33. Bien évidemment, le curieux cherchera en vain des informations sur le steamer Montagnard. Il s'agit en fait du Mountaineer (comme nous l'avons déjà vu, on avait la fâcheuse habitude de traduire les noms propres), un petit vapeur à coque en bois construit par les chantiers de la Clyde en 1821 et qui fut affecté sur Dieppe Brighton entre 1826 et 1835.

<sup>2</sup> Itinéraire du chemin de fer de Paris à Dieppe / Jules Janin.- Paris : L. Hachette, [1853]

d'écume, à l'assaut, je m'étais avancé le plus loin possible sur la jetée, à Dieppe, pour voir sortir le paquebot de Newhaven. Bien entendu, tous les bateaux à voiles demeuraient tapis, comme épouvantés, dans le refuge des bassins ; et c'eût été folie, assurément, d'en risquer au dehors dans cette furie ; le paquebot, lui, sortait « quand même ».

Ce fut superbe.

Cramponné au parapet, ruisselant d'embrun, je le vis crachant la fumée noire, s'avancer droit vers les lames ; elles faisaient rage, bondissaient sur lui, se brisaient sur ses flancs, l'enveloppaient de leurs tourbillons, le soulevaient pour le laisser retomber, mais elle ne le firent pas dévier de sa droite ligne, et le cœur gonflé d'admiration, pénétré de reconnaissante envers ceux dont le labeur, dont le génie peu à peu affranchissant l'homme, le font de plus en plus libre, je criai : Bravo, Watt !, bravo Papin ! bravo Fulton ! bravo Dallery ! Vivent les hommes ! <sup>3</sup>

Lyrisme ridicule et imprudent, mais grande était la foi dans le progrès technique en ce début de siècle. On reste pantois aujourd'hui devant tant de naïveté, mais on constate que notre littérateur observe le vapeur depuis la jetée de Dieppe. Si s'était retrouvé pris dans ce que l'on appelle une mer énorme, peut-être aurait-il, terrorisé, invoqué la Bonne-mère plutôt que Denis Papin ou Charles Dallery ! Mais les hommes n'avaient pas encore tiré les leçons du naufrage de l'insubmersible Titanic.

L'Élise est, dans la nuit du 16 au 17 mars 1816, le premier vapeur à s'aventurer sur la mer. Il traverse la Manche de Newhaven à Dieppe, et remonte la Seine, puisqu'il est destiné à assurer à Paris un service de navigation fluviale. Le voyage de l'Élise jusqu'à Paris est décrit dans le *Journal de Rouen*<sup>4</sup> qui s'émerveille de la maniabilité du bateau. Un nommé Henri Simon écrit une pièce en un acte intitulée *Le Bateau à vapeur*<sup>5</sup>, dans laquelle l'Élise a un rôle important. Jouée pour la première fois le 8 mai 1816 au Théâtre de la Porte Saint Martin, *le Bateau à vapeur* n'est sans doute pas un chef-d'oeuvre. On y voit un limonadier nommé Carafon qui tente de marier sa fille à un bûcheron nommé Moufflet, venu de Rouen par le bateau à vapeur, alors que la jeune fille est amoureuse d'Armand, un jeune peintre, cousin de Moufflet... Mais du moins cette laborieuse comédie témoigne-t-elle de l'étonnement du public devant le bateau à vapeur, car Moufflet chante dans la scène IX le couplet suivant, qui décrit ainsi l'Élise :

Un tel vaisseau n'est jamais vu,  
Sa chaleur vous surprit sans doute ;  
Pour moi j'ai croisé bien que je n's'rai pas cru ;  
Car je grillais tout l'long d'la route.  
D'abord son mât est un tuyau,  
Sa voile est une flamme,  
Son gouvernail est un fourneau,  
Un soufflet sert de rame ;  
C'est bien la dernière fois, morbleu,  
Que j'navigue d'cette manière ;  
Si l'on n'y prend garde, avant peu,  
Ils mettront l'feu  
À la rivière.

<sup>3</sup> *Le rayon de soleil laïque*, 4 décembre 1904, p. 3

<sup>4</sup> *Journal de Rouen*, 23 mars 1816, p. 3-4

<sup>5</sup> *Le bateau à vapeur, pièce en un acte mêlée de couplets, représentée pour la première fois sur le théâtre de la Porte Saint Martin le 8 mai 1816* / par M. Henri-Simon. Paris : chez Mlle Huet, libraire, 1816.

C'est une chanson, ce n'est pas de la poésie, mais ça rime, enfin, à peu près.  
Librettiste, Henri Simon s'est aussi rendu coupable de petites pièces en un acte dans le premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle.